

A la même.

Blancmesnil, 11 octobre 1753.

J'avois appris, madame, par M. Duché, une partie de votre conversation avec M. de Paulmy ; je trouve tout simple que sa cousine sollicite pour l'abbé de Condillac, pour qui, en cas de besoin, je solliciterois moi-même ; mais je trouve un peu extraordinaire qu'elle aille disant que je suis assez jeune pour attendre. Ma conduite avec elle lui prouvera du moins que je ne suis pas assez jeune pour attendre long-tems. Vous ne me mandez point que vous avez dormi quatorze heures en arrivant à Nanteau ; cette nouvelle-là en valoit cependant bien une autre : c'est reste à huit heures sur les vingt-deux que vous voudriez dormir par jour, et peut-être que ces huit heures-là viendront ; je vous les souhaite, pourvu que vous me permettiez de passer avec vous les deux autres. Vous avez mandé à M. de Mâcon que vous étiez fort contente de

ce que vous aviez vu , et que vous n'aviez rien vu encore. Je crois cette recette-là fort bonne , de ne rien regarder pour être satisfait de ce qu'on voit. Nous sommes à Blancmesnil , Duché et moi , depuis hier mercredi , et nous retournons ce soir à Paris. L'Encyclopédie paroît d'hier , ainsi vous pouvez faire lire l'avertissement à qui vous voudrez. Priez Dieu pour nous qui allons peut-être faire bien crier les hommes , et qui ne nous en soucions guères. J'ai lu à Duché votre lettre , et l'endroit qui le regarde sur-tout ; il vous aime à la folie , et je pense qu'il a bien raison. Le chevalier Lorenzi est venu me voir ; il faut absolument que je vous le présente cet hiver ; il en a grande envie , et vous n'en auriez guères moins si vous saviez comme il pense sur votre compte. La reine a fait promettre à Hardion sa voix pour Bougainville , et elle a fait écrire Hardion à l'abbé Sallier. Nous soupçonnons , Duché et moi , quelqu'un de votre connoissance d'être du complot. Franchement il ne peut pas nous souffrir ; et pourquoi se dissi-

muler cela , quand cela n'empêche ni de dormir ni de digérer ; je lui ai envoyé mon avertissement : si vous aviez été à Paris , il ne l'auroit reçu que par vous. J'ai une confession à vous faire ; j'ai parlé de lui dans l'Encyclopédie , non pas à *Chronologie* , car cet article-là est pour Newton , Petau et Scaliger , mais à *Chronologique* : j'y dis que nous avons en notre langue plusieurs bons Abrégés chronologiques ; le sien , un autre qui vaut pour le moins autant , et un troisième qui vaut mieux. Cela n'est pas dit si crûment , ainsi ne vous fâchez pas ; il trouvera la louange bien mince , sur-tout la partageant avec d'autres ; mais Dieu et vous , ou même vous toute seule , ne me feriez pas changer de langage. Nous irons certainement à Fontainebleau , et certainement aussi au Boulay. Dites , je vous prie , bien des choses pour moi à M^{me}. d'Héricourt , et assurez-la bien de l'impatience que j'ai de lui faire ma cour chez elle. Je pourrai bien voir Quesnay à Fontainebleau ; je lui parlerai de votre affaire certaine.

ment. Si M^{me}. de Pompadour veut me voir, je lui ferai dire que je crains de l'importuner encore pour l'affaire de l'abbé Sigorgne, dont je sais qu'elle ne veut point se mêler, quoiqu'elle m'eût promis le contraire ; voilà comme il faut traiter ces gens-là. On n'est point de l'académie, mais on est quaker, et on passe, le chapeau sur la tête, devant l'académie et devant ceux qui en font être. Donnez - moi, je vous prie, de vos nouvelles. Je ne crois pas que nous partions pour Fontainebleau que vers le tems des fêtes, c'est-à-dire vers le 22 ou le 23. Ce n'est pas que nous nous soucions de ces fêtes - là, que peut - être nous ne verrons pas ; mais nous sommes tentés d'aller braver la musique françoise jusque sur le Rhône, soit en l'écoutant, soit en ne l'écoutant pas. A propos, dites-moi ce que vous pensez du père *Mat*, et de son confrère, qui doit s'appeler le père *Echec*. Je vais écrire à Mautertuis ; je laisse un peu de place à Duché, pour qu'il vous dise lui-même tout ce qu'il sent pour vous.

Votre

(193)

Votre absence, madamé, augmente, comme vous le voyez, la quakerie de mon confrère; mais je puis vous assurer qu'elle ne diminue rien de son attachement pour vous. Depuis qu'une certaine péronnelle ne lui tourne plus la tête, il nous aime tous bien davantage; l'amitié dort pendant l'amour, mais elle en profite après. Pour moi, madame, dont rien ne fait dormir la mienne, je vous supplie de croire qu'elle sera toujours très-éveillée pour vous, et que je conserverai précieusement ce sentiment, comme celui qui peut me faire et le plus d'honneur et le plus de plaisir,

DUCHÉ.

A la même.

Paris, 19 octobre.

VOTRE lettre, madame, est venue fort à propos; car j'étois en peine de vous, et je vous aurois même écrit, si je n'avois attendu de vos nouvelles. Vous aviez écrit à M. de

Mâcon une lettre plus noire que le

Tome I.

I